

**UNE CONTRIBUTION DE LA GEOLOGIE
A LA PRÉHISTOIRE
LE MUR CYCLOPEEN DE LA TRINITE
(COMMUNE DE MALZÉVILLE, (M.-ET-M.) ***

Pierre L. MAUBEUGE

Les incursions d'un géologue dans le domaine archéologique s'expliqueront présentement, si justification il y a lieu, par une série de données.

Au début du siècle, l'archéologue BEAUPRÉ traitait déjà dans notre bulletin « Le mur cyclopéen de la Trinité (Légende préhistorique) », dans un féroce article de 9 pages, pour dénier tout intérêt à cette construction. Il faisait évidemment la bibliographie complète attendu que le sujet avait déjà été abordé avant lui.

Tout récemment un article journalistique de G. POIROT, membre de la Commission des Monuments historiques, revenait sur le sujet, qualifiant plus prudemment le mur « une énigme qui n'a jamais été percée ».

Or, les caprices du destin ont fait que séduit par le site, j'ai été amené à habiter sinon sur la fameuse plateforme du mur cyclopéen, du moins juste en contrebas ; je le vois des dizaines de fois chaque jour, et j'ai d'autre part pu examiner attentivement ses alentours comme les fouilles nécessitées par la construction de ma maison.

Tout ceci m'amène à quelques observations et conclusions ici présentées.

BEAULIEU (1840, Archéologie de la Lorraine) cite le premier ce mur, haut de 4 m 60, long de 8, bâti en maceria ou grosses pierres superposées sans mortier ni ciment ; elles sont grossièrement équarries et beaucoup d'elles ont jusqu'à 2 m de longueur. L'auteur l'attribue

* Note présentée à la séance du 8 juin 1967.

au moins aux premiers temps de l'époque de la conquête des Gaules par Jules César. Un pan de mur se serait prolongé au SE le long de la vallée, détruit peu d'années avant Beaupré. D'après des fouilles il y aurait eu un autre mur du côté du Nord. L'édifice n'aurait pas été simplement adossé à la colline. Il avait la forme d'un parallélogramme de 36 sur 25 mètres de long, dans lequel il y avait un puits. « Le massif dont on ne peut aujourd'hui apprécier la hauteur primitive était couronné par une plateforme qui servait de points d'observations sur la vallée de la Meurthe. De là, on pouvait facilement communiquer avec les 3 camps d'Afrique, de Dommartemont et de Champigneulles. »

BEAUPRÉ (Les études préhistoriques en Lorraine de 1889 à 1901, p. 60) nie déjà le caractère ancien du mur.

Il accusera BEAULIEU d'imagination et d'inexactitude dans ses travaux. Il nie l'existence du puits : une simple excavation se constate ; le puits était inutile vu la source voisine. Les camps ne sont en vue ni l'un ni l'autre et ne peuvent communiquer.

En 1869, COURNAULT (CR des fouilles faites dans la Forêt de Haye, etc., Revue des Sociétés savantes) explique avoir fouillé le mur extérieur de l'ouvrage qui « est en tous points semblable au mur païen de Sainte-Odile ». Pour lui, tous les matériaux extraits étaient de date récente. En 1886, GUÉRIN (Anciens postes à signaux de la période gauloise relevés en Lorraine, AFAS, Congrès de Nancy, Notes et mémoires, p. 1062) cite la construction « connue dans le pays sous le nom de gros mur, mur gaulois ». Selon lui une tour carrée s'y élevait, en bois. BEAUPRÉ affirme que s'il s'agissait d'un poste à signaux, il aurait dû être au sommet de la colline et à l'intersection de deux faces de manière à multiplier les vues. La charpente aurait dû avoir « la hauteur fantastique de 30 à 40 mètres ».

BEAUPRÉ conclut que « personne n'a fouillé la terrasse de la Trinité, c'est-à-dire sa partie principale dont le mur n'est en somme qu'une dépendance. Depuis vingt-quatre ans, historiens et préhistoriens eux-mêmes n'ont fait que se répéter. D'après BEAUPRÉ, le mur est semblable aux grossiers murs de soutènement que l'on voit dans la campagne, principalement aux alentours des carrières. Il n'a « jamais été plus haut, c'est bien certain », et il devait maintenir les matériaux en terrasse derrière. Il est justement situé là où la poussée devait être la plus forte, à l'extrémité SE.

Les plus gros quartiers atteignent 1 m 73 ; et BEAUPRÉ discute BEAULIEU qui a osé affirmer qu'ils atteignaient jusqu'à 2 mètres. (Qui nous prouve que ce dernier n'a pas vu en son temps, des blocs atteignant les 27 cm de plus qui chagrinent BEAUPRÉ ?)

Froidement, BEAUPRÉ déclare que les déblais de la terrasse proviennent de l'ancienne carrière qui fait corps avec elle. C'est avec les déblais de celle-ci qu'elle a été construite. Pour bâtir la ferme de la Trinité on a dû exploiter une carrière ; or il n'y a nulle autre trace d'exploitation ailleurs.

Les ouvriers ont fait un plan incliné et une plateforme de chargement pour éviter de rouler. La rampe d'accès se trouvait face au SO ce qui explique l'absence du mur de ce côté. Contrairement aux assertions de BEAULIEU et de GUÉRIN, la terrasse n'a ni la forme d'un parallélogramme, ni d'un carré ; c'est un trapèze nettement dessiné, plus long d'un quart du côté colline que du côté du mur. Il s'étonne du fait que si tout avait été entouré de murailles, la partie la plus exposée à la fatigue ait demeuré en bon état de conservation. L'ouverture de la carrière daterait de 1617 quand Jean de Marcassey, seigneur d'Essey, a laissé installer la ferme et défricher.

Vu les occupations successives, les débris de foyers et autres pièces, qui seraient sur la terrasse, seraient à examiner de près.

On aurait trouvé jadis derrière le mur, une épée et une hallebarde de cuivre (COURNAULT, selon un vieil ouvrier, rêvant de trésors d'ailleurs, donc suspect pour ses témoignages). Au passage une hallebarde *de cuivre* est étrange à moins que ce soit celle d'un bedeau volée par des galopins du siècle dernier et cachée contre le mur !

En conclusions BEAUPRÉ affirme : « Rien ne prouve jusqu'à présent, l'antiquité du mur de la Trinité. Toutes les apparences concourent à affirmer qu'il ne présente aucun intérêt. » Mais aussitôt jaillit une contradiction énorme ; bien qu'il s'agisse de réserves ; à tout le moins le passage est mal présenté et entraîne la contradiction avec les conclusions catégoriques. Il est fait des réserves au sujet de la *terrasse* elle-même que personne n'a jamais fouillée ; si la source dont parle GUÉRIN a bien existé (elle existe tellement bien qu'elle coule dans ma propriété !), il peut y avoir sous la terrasse, rechargées par des déblais, des couches archéologiques plus anciennes.

Le sujet tombait dans l'oubli quand, il y a quelques semaines, l'article journalistique de G. POIROT faisait l'historique de l'affaire et formulait quelques remarques nouvelles. D'une part il est dit qu'aucune fouille n'a eu lieu sur la terrasse soutenue par le mur. Il est assez singulier de voir des archéologues continuer de parler du sujet sans manifestement avoir suivi l'état des lieux, alors que tout est bouleversé depuis quatre ans. Le mur a été l'objet d'attaques vandales, et j'ai même vu des enfants réussir à faire basculer en

1965 un monolithe pesant une tonne et demie. Les éventrations des talus et bordures du mur sont telles qu'à défaut de fouilles véritables on voit nettement la constitution interne. Ce qui ne tient pas lieu de fouilles d'ailleurs. En tout cas, contrairement aux dires de G. POIROT, la nature du remblai est parfaitement élucidée, on va le voir.

Très judicieuse est la remarque de cet auteur s'étonnant d'un quai de chargement aussi haut, d'où les pierres auraient à coup sûr défoncé les tombereaux. Et la rampe d'accès située à l'Est (il est écrit Ouest !) ne s'explique pas, les carrières étant du côté Nord. Mais apparaît assez singulière la réflexion qui conduit à rechercher ici, très loin de lui, le lieu des sépultures du camp de Dommartemont ; attendu qu'aucune tombe n'a jamais été trouvée à la Butte Sainte-Geneviève. Ceci est assez déroutant comme supposition. Enfin, l'auteur a entendu dans sa jeunesse un vieil ouvrier répéter l'histoire de la hallebarde ; légendes répétées ? réalité d'un fait sans rapport avec le problème du mur lui-même, par exemple cachette de voleurs récents, ou armes anciennes en tout cas pas en cuivre ?

Il se trouve que les observations que j'ai pu faire apportent des réponses et des contradictions totales avec certaines conclusions énoncées surtout par BEAUPRÉ. On s'aperçoit finalement que sa précision, supérieure à celle de BEAULIEU, dans la méthode archéologique, n'exclut pas une part énorme d'affirmations péremptoires escamotant une partie des faits. Autrement dit, il s'agit plus de déclarations apodictiques qu'une analyse rigoureuse des faits suivie de conclusions. Précisément, la géologie nous apporte quelques solides certitudes. En y ajoutant quelques réflexions critiques sur ce qui a été dit, sans vouloir ni oser avancer une solution, faute de preuves archéologiques (mais le mur n'est-il pas en lui-même une évidence ?), je pense démontrer que les conclusions de BEAUPRÉ s'il raille avec beaucoup d'humour les cyclopes pouvant troubler les promeneurs (n'osant probablement pas évoquer les promeneuses !) du plateau de Malzéville, sont un peu superficielles.

Quels sont les faits principaux ?

La forme exacte et primitive est, et restera inconnue, surtout vu les modifications locales récentes. Il est fort probable qu'il n'y a jamais eu de puits et la dénivellation interprétée comme puits est une fouille imprécisée quant à son but, postérieure à l'époque des réalisateurs ?

Les monolithes proviennent d'une sorte de carrière visible encore 30 m plus haut dans le bois *, d'où on a fait glisser les blocs ; la nature géologique est la même et on identifie les calcaires sableux avec conglomérat, fossilifères du Bajocien inférieur. Des blocs de plus de 2,5 tonnes forment ce mur qui est vers l'altitude 307 pour la terrasse. La source coule à son pied et le captage moderne montre que les courants viennent précisément de la direction du mur. Vu la surface énorme de Lorraine que j'ai cartographiée géologiquement, et il convient d'y ajouter tous mes autres itinéraires géologiques, on conviendra que je puis affirmer sans trop de présomption avoir vu la plupart des carrières de Lorraine, surtout anciennes, jusqu'aux Vosges. Jamais je n'ai rencontré une telle installation pour une exploitation. L'entreprise est formidable ; or la carrière n'a pas été exploitée et on cube exactement le volume du mur et des pierrailles de la terrasse, avec le vide de la petite exploitation. A quoi bon un tel travail de titans pour ne rien exploiter. D'autre part, il était logique de faire glisser les matériaux pour construire la ferme au lieu de les reprendre et charroyer par un misérable chemin que j'ai connu et dont l'urbanisation actuelle ne donne plus la moindre idée. Roulant, les matériaux allaient directement vers la ferme. D'autre part il est faux qu'il n'y a pas eu d'autre carrière ; la carrière d'où ont été tirés les matériaux de la ferme disparue est celle du Bajocien inférieur, mêmes niveaux, grande exploitation ayant déterminé un mur d'apparence naturelle à quelques centaines de mètres plus à l'Est, en marchant à la perpendiculaire de l'angle de la terrasse. C'est un énorme pan de Bajocien soliflué massivement à flanc de coteau. Non seulement on a tiré assez pour construire la ferme et probablement celle de Bellevue, mais aussi pour d'autres usages. (Cette carrière est en voie de comblement en 1968.)

L'entaille du bord de la terrasse contre le mur, montre clairement qu'il n'y a pas de remblais ; le mur est inséré dans une coulée de cailloutis de solifluxion, dont l'évidence ne se discute même pas. Le mur n'avait rien à soutenir et il est oiseux de chercher si la situation était la plus favorable pour épauler un mouvement de terrain. On a voulu faire à cet endroit exact une plateforme. La raison en est simple. Il y a d'une part la source toute proche. Si on considère le paysage, on voit qu'il y a là un formidable champ d'observation sur toute la plaine, sur la vallée de la Meurthe et surtout l'amorce de son défilé ; d'autre part on surveille le défilé des gorges de la Gueule-du-Loup,

* Contrairement à BEAUPRÉ, elle ne « fait pas corps » avec la terrasse ; imprécision autrement importante que les 0 m. 27 d'erreur — éventuelle — relevés chez son prédécesseur !

seul point qui permettait stratégiquement de tourner l'oppidum de Sainte-Geneviève, sans que ses occupants s'en doutent. C'était peut-être un simple point auxiliaire de cet oppidum. Mais une surveillance plus généralisée était probablement en cause. Bien souvent on peut communiquer à vue, par signaux avec le Donon ; certains jours on voit toute la ligne de crête des Vosges et à l'œil nu détails et neige de la Route des Crêtes brillent juste en face *. Était-il une nécessité absolue de communiquer à vue directe avec les autres camps ? Ceux-ci étant des points amis, des signaux lumineux ou de fumée suffisaient.

Placé plus haut, à la crête, le point d'observation n'avait plus le même champ de vision ; il était encerclé par la forêt et comment assurer en permanence un dégagement autour ? ; le point est parfaitement choisi : la lisière de la forêt, selon la géologie, toujours plus ou moins à la limite du calcaire, devait être là depuis les temps les plus reculés. Pour qui vit sur place, on imagine le problème climatique ; il y a là un microclimat que les citadins d'en-bas imaginent mal ; un vent perpétuel se déchaîne souvent ; or la terrasse est justement au point le plus abrité en gardant des vues ; elle pouvait d'ailleurs avoir une tour auxiliaire, ne serait-ce qu'avec des arbres vénérables gardés comme superstructure naturelle. Par signaux lumineux ou fumées, on peut même communiquer avec le camp de Thélod.

Le point d'observation est tellement judicieux que les Américains en ont fait l'expérience à leurs dépens en 1944, quand en septembre les minces cordons de troupes allemandes les empêchaient de passer en force la vallée et les bloquaient par les tirs de mortiers, en face, dans les gorges du vallon de Maxéville. Certes ce n'était pas un point de tir dans l'antiquité (et qui sait si des catapultes n'y étaient pas !) mais c'était au moins un observatoire que les guerriers modernes ont tout naturellement retrouvé, gênés par la végétation d'ailleurs.

Tant autour de la source que sur des centaines de mètres carrés autour, aucune trouvaille archéologique n'a été faite malgré ma surveillance. Aucune trouvaille ne se fait contre la terrasse éventrée, à éléments soliflués ; on n'y voit aucune couche archéologique ; il est vrai qu'on est encore près du bord ; signalons que ces éléments soliflués n'excluent pas du tout le remblayage artificiel de la terrasse elle-même. Des trouvailles peuvent s'y révéler un jour.

* Quand par anticyclone, on voit la Jungfrau et toutes les Alpes septentrionales depuis les Trois-Epis, on peut donc, événement dans une vie, voir même la Jungfrau à plus de 300 kilomètres, au moins avec des moyens optiques, depuis le Mur Cyclopéen ; on la voit bien de la côte de Sion-Vaudémont !

J'ai surpris un groupe d'étudiants archéologues fouillant consciencieusement le talus ; ravis, ils m'expliquèrent qu'il y avait des poteries car ils avaient des débris de terre cuite ; je les désillusionnai fort en leur expliquant, situant et prouvant qu'un mur assez récent, encore visible, adossait une bâtisse annexe de la ferme à la terrasse, et que sa couverture de tuiles type romaines, d'autrefois, avait engendré des débris de terres cuites.

En bref, il semble que souvent l'imagination ou le désir de démontrer des idées préconçues ont souvent régné chez les archéologues antérieurs. On n'a même pas vu de sépultures massives dépendant de la Butte Sainte-Genève, et je consomme allègrement l'eau qui viendrait du charnier de jadis ; son analyse bactériologique et chimique sont remarquables et pour une eau lessivant des squelettes elle est exempte de sels spéciaux aux os ; de plus elle n'est pas calcaire, en tant que source d'éboulis. Le caractère topographique et géographique, le point d'eau, laissent bel et bien supposer, n'en déplaise aux mânes de BEAUPRÉ, que c'était un point permanent d'observation stratégique à l'amorce du défilé de la Meurthe, et appuyant plusieurs camps protohistoriques ; il couvrait au moins l'oppidum de Sainte-Genève, poste clé.

Quelle est l'époque exacte de la construction ? Il y a d'ailleurs eu des utilisations successives probables. Nul ne peut le prouver archéologiquement. Le contexte général parle cependant pour une très haute antiquité, et j'opinerais pour les temps protohistoriques au minimum *.

* On a déjà souligné les analogies de cette construction avec le mur cyclopéen de Sainte-Odile, de tout autre importance. Des impératifs géologiques et géographiques sont à la base des deux endroits. On consultera ainsi : N. THEOBALD. Les conditions géologiques de l'emplacement et de l'organisation du mur païen du Mont-Sainte-Odile. Sté d'Archéologie de Dambach-la-Ville, Barr, Obernai, 1967, 11 pages.

RESUME

A. — Des observations détaillées sur le mur de la Trinité (Malzéville, M.-et-M.) objet de controverses chez les archéologues, apportent des faits précis. La construction ne paraît pas adaptée à une exploitation de carrière, jamais réalisée d'ailleurs. Le volume du vide de la carrière présumée est celui de la construction. Elle n'est pas épaulée à des remblais mais encastrée dans des coulées de solifluxion. Il y a un point d'eau permanent tout près de là. La position offre des vues dégagées sur un immense panorama et domine des couloirs stratégiques. Elle est en position dominante mais dans la meilleure position de microclimat en conditions très dures. Si aucune trouvaille archéologique n'a été faite, il paraît bien qu'il s'agit d'une construction stratégique, très ancienne vu la technique, et unique en Lorraine.